

Ou l'Un ou l'Autre ?

Pierre Danhaive

Le moindre souvenir de l'inconscient exige pourtant de maintenir à cette place (la division du sujet) le quelque deux, avec ce supplément de Freud qu'il ne saurait satisfaire à aucune autre réunion que celle logique, qui s'inscrit : ou l'un ou l'autre. J. Lacan¹

Pourquoi aurions-nous nécessairement à nous situer d'Un côté ou de l'Autre ?

Sommes-nous issus d'une sorte de « Big-Bang » dû à l'irruption du symbolique dans le réel ? Ou vice versa ?

Quel est ce réel qui précéderait l'avènement de la conscience ?

Qu'est-ce qui nous rend malades, névrosés dans le meilleur des cas, lorsque nous n'arrivons pas à « sortir de l'Œdipe » ?

Qu'est-ce que sortir de l'Œdipe ? Pourquoi ce terme barbare ou vétérinaire de castration s'agissant de l'avènement du sujet ?

Que peut-on suggérer à partir d'une analyse de ce que Lacan propose dans le séminaire V, dans les trois leçons, seules titrées, concernant la métaphore paternelle ? Et en particulier du troisième temps, celui précisément, qui marque la sortie de l'Œdipe, mieux : qui la permet.

Que penser de cette assertion : « Ce que le père a promis, il faut qu'il le tienne

1. « Radiophonie », in *Autres écrits*, Edition du Seuil, 2001, p. 413.

[...] le fait qu'il l'a, le phallus, lui, il faut qu'à un moment donné il en fasse la preuve... » ?

Et encore : « Le troisième temps est ceci. C'est pour autant que le père peut donner à la mère ce qu'elle désire, peut le donner parce qu'il l'a [...] que, dans ce troisième temps, se produit la restitution [...] de la relation de la mère au père sur le plan *réel* ... »

Comment dès lors envisager les suppléances possibles à ce dernier temps ? Dans la cure, et hors cure ? Car ceci implique que la fonction métaphorique (le Nom-du-Père) soutienne – et se soutienne d' – un référent hors symbolique : réel (le sexe ?).

Qu'en est-t-il de ce père réel, ce tiers exclu, exception qui confirme la règle, ce père impossible², qui se fonde d'une *hypothèse infantile, provisoire et traumatique* : $\exists x \text{ non } \Phi(x)$, soit un impératif logique.

Qu'implique ce fait que Lacan affirme que cette hypothèse doit se vérifier au moins une fois ? (« il doit faire la preuve qu'il l'a »). A moins, qu'il s'agisse « seulement » – et cela change tout concernant par exemple les suppléances possibles du père réel³ – d'en être la dupe au moins une fois et pour un temps⁴.

Nous n'en sommes plus, dit Lacan dans le séminaire V, à considérer que l'inflation du rôle social du père : le patriarcat, est seul responsable de nos déboires avec l'Œdipe, pas plus que sa déflation sans doute.

Du reste, le monde n'a pas toujours été monothéiste et la société sans doute pas toujours patrocentrique, sinon patriarcale. Ce sera là mon point d'entrée dans cette mise en place du tiers fondateur de la subjectivité et la sexuation, rôle du complexe d'Œdipe⁵, si l'on veut bien considérer que l'Œdipe consiste non à mettre en place un Autre de l'Autre, comme Lacan a pu le formuler au début de son séminaire, mais en la nomination de l'Un qui fait bord à l'Autre, on peut tenter d'établir un parallèle entre les trois temps de l'Œdipe du séminaire V et une histoire des religions schématiquement décomposées elles aussi en trois temps,

-
2. Celui qui fonde la loi symbolique est-il dedans ou dehors ? Aimé ou haï ? Ceci est indécidable car il s'agit d'un système binaire refoulé qui fonde notre pensée.
 3. Il s'agit du père réel et pas du Nom-du-Père qui, comme on sait, va trouver son pluriel.
 4. Notons que le genre féminin de ce mot : dupe, est à lui seul évocateur de traumatisme, au moins pour le garçon, que cela justifie le « s'en servir pour pouvoir s'en passer » et que la vérité n'est pas forcément le vrai si l'on sort d'une logique binaire.
 5. Pour être plus rigoureux, disons que le complexe d'Œdipe est l'expression symbolique du refoulement réel (primordial). Nous pensons que la nécessité de son caractère traumatique est corrélative à la nécessité d'impliquer l'imaginaire.

auxquels nous ajouterons des prémisses et un épilogue sur lesquels nous insisterons particulièrement bien qu'ils soient plus du domaine de la spéculation que de la clinique.

T0	TI	TII	TIII	Tn	
Dualité Bipolarité	Refoulement Angoisse	Croyance animiste	« Mauvaise » foi syncrétique (Verleugnung)	« Bonne » foi monothéiste	La dupe Sortie du binaire
	L'Autre est Un	Ni l'Un, ni l'Autre	L'Un est l'Autre		
S/R	Identification au phallus	Privation de la mère. Parole du père. Sujet déboussolé	Le père a le phallus et il le prouve. Identification au père.	Pas tout L'Un ou l'Autre	

Pourquoi sommes-nous, au moins en apparence, devant un choix entre l'Un ou l'Autre ? Pourquoi cette logique binaire, cette bipolarité de l'esprit humain qui induit une différence de potentiel (D), une tension, une poussée constante ? Considérons donc ce T0 sous l'angle historique puis psychanalytique.

Préhistoire

David Lewis-Williams, paléontologue sud-africain spécialiste de l'art rupestre résume les diverses théories sur l'origine de la pensée suscitées à la fois par sa propre discipline et par les neurosciences, de la façon suivante :

- Grâce au rêve qui protège le sommeil profond, se produit une synthèse accrue de protéines réparatrices et le cerveau se développe.
- La sélection naturelle « retient » ces protéines et les inscrit dans le patrimoine génétique.
- Le système thalamo-cortical se greffe sur le système limbique, ce qui produit de nombreuses connections nouvelles, le langage se perfectionne.
- Le cerveau du fœtus humain devient plus gros, trop gros pour franchir le détroit pelvien et la naissance se fait prématurément.
- C'est le phénomène de *néoténie* théorisé par Louis Bolk (1926) et développé à notre époque par Stephen Jay Gould. Cette théorie est à l'opposé de la théorie récapitulatrice chère à Freud qui veut que l'ontogenèse répète la phylogenèse. Le néotène qui naît à un stade encore embryonnaire, est porteur de caractères juvéniles qu'il transmet génétiquement à ses descendants.
- Le résultat de ce type d'évolution est l'apparition d'un langage plus évolué et d'une mémoire améliorée qui permet, entre-autres choses, le souvenir des rêves. D. L-W situe ce saut évolutif entre l'homme de Néanderthal et l'homme de Cro-Magnon.

Or, qui dit : mémoire des rêves, dit : accès au monde de la nuit, au monde chtonien, un monde Autre, assimilé à celui des morts.

Comme le rappelle Lacan dans le séminaire V, cette époque de l'humanité est contemporaine de l'apparition de la sépulture. Le défunt : « moins-un » apparaît comme « un-en-moins », i.e. comme signifiant.

C'est ici qu'apparaît, en réponse à une irruption du symbolique dans le réel, une dualité : jour/nuit, bon/mauvais, dedans/dehors, etc.

Pour la psychanalyse

Dès le début de son œuvre, Freud fut frappé par l'existence de mots qui signifient aussi leur contraire.

Avec son texte sur la *Verneinung* (1925), il définit le jugement d'attribution par une qualité que l'objet a ou n'a pas : bon/mauvais, introjecté/rejeté, dedans/dehors et le jugement d'existence d'un objet par oui/non, +/-, fort/da.

A l'origine du sujet de l'inconscient, il place la dualité amour/haine (dans l'*Hilflosigkeit*)⁶ (T0) et nous connaissons tous ces couples inconciliables-inséparables que sont par exemple conjonction/disjonction, espace/temps, je pense/je suis, qui semblent rappeler avec insistance la dualité Réel/Symbolique ou S_1/S_2 .

Le sujet parlant pense « en binaire », il est irrémédiablement et physiologiquement divisé, d'où son angoisse. C'est cette bipolarité qui nous fait parler d'une « perte » de la jouissance du corps ici et maintenant chez le parlêtre, du refoulement « originaire ». C'est ce qui fait qu'entre homme/femme, il n'y a pas de rapport. C'est pourquoi nous ne pouvons jamais nous situer en même temps en S_1 et S_2 , le sujet est œbrien, toujours balancé entre réel et réalité symbolique.

Pour penser la différence comme pour la transmettre, i.e. pour se situer entre deux, il faudra toujours au moins deux signifiants dont l'un est refoulé sitôt qu'apparaît le second.⁷

Il n'y a pas *naturellement* de trois, de tiers unifiant entre l'Un et l'Autre : pas de copule, pas de rapport.

Cette bipolarité s'apparente à une différence de potentiel (D au début du graphe du désir) et donc induit une tension, une poussée constante vers une résolution de cette bipolarité, (vers un rapport enfin) une annulation de la tension, vers un but que la pulsion mythifie, instrumente grâce à un objet seulement partiel.

6. Le refoulement concerne précisément ce qui paraît logiquement impossible.

7. L'un représentant le sujet pour l'autre.

La pulsion résulte d'une *rupture* avec tout lien naturel avec le monde, avec une économie instinctuelle, et sa poussée tend vers la restauration de ce lien avec la mère nature.

Ce que nous appelons : identification au phallus de la mère (TI).

Pour passer à une économie désirante, il semble qu'il faille acter cette rupture, la métaphoriser en coupure au-moins une fois, ce qui semble nécessiter un bras armé. C'est l'hypothèse infantile et traumatique dont nous parlions plus haut (TII).

La désaliénation est à ce prix, car, si la réalité psychique naît avec la métaphore paternelle, l'accès à une économie régie par le désir semble nécessiter un traumatisme « de type oedipien » ce qu'avec Freud, nous appelons *castration* : l'acte autoritaire d'un sujet se référent (TIII) à la loi symbolique, l'expression de la liberté et de la puissance d'un acteur, auteur de son acte⁸.

Comme nous allons le rappeler, la sortie de l'Œdipe pour le garçon, c'est l'identification à cet acteur-auteur, au père réel qui noue le désir à la loi et lui permet d'être ainsi lui-même un peu plus acteur-auteur de sa vie⁹ (Tn).

Revenons un instant à notre schéma du tableau illustrant l'histoire des religions.

- Au T0, à l'origine – hypothétique, impossible (refoulée) –, un « Big -Bang » : l'irruption du symbolique dans le réel dû au changement de niveau de conscience (entre Néanderthal et Cro Magnon) dû à une amélioration du langage qui permet la mémoire des rêves. La dualité engendre l'angoisse et par là, le refoulement.
- En TI : pour réguler l'angoisse : recours aux dieux (sacrifices, sépultures)
Croyance animiste : les Uns sont multiples et se confondent avec l'omniprésence de l'Autre, la Nature est une cosmogonie.
L'Autre est Un
- En TII : « Mauvaise foi » syncrétique¹⁰ grecque et romaine : plusieurs Uns incarnent un Autre encore tentaculaire, mais l'Un d'entre eux a une prévalence (Zeus, Jupiter).
Ni l'Un, ni l'Autre
- En TIII : « Bonne » foi monothéiste : c'est l'opportunité « choisie » par un peuple qui se veut élu, pour se démarquer des peuples alentours, malgré sa faiblesse. Parmi les *Elohim* (Uns), il retient Yahve, dieu célibataire dont le

-
8. Notons que l'acte du père réel porte sur la mère, sur l'Autre maternel, et que le sujet doit là-dessus céder, il doit entériner la castration de l'Autre .
 9. Il doit faire sienne l'hypothèse infantile, provisoire et traumatique : $\exists x \text{ non } \Phi(x)$.
 10. Etymologiquement :avec les Crétois, qui comme on sait sont réputés menteurs et de mauvaise foi.

nom, imprononçable, s'écrit en quatre lettres. Plus de sacrifices humains (l'Autre est-il rassasié ?) depuis la « Akéda », mais référence à la castration (circoncision).

L'Un est l'Autre

A ce stade, nous risquerons l'hypothèse d'un actuel retour à la mauvaise foi (*Verleugnung*) par le biais d'un syncrétisme scientifique : comme le Crétois, la science a réponse à tout, rien ne semble la limiter, hormis le réel même dont elle est faite : la loi, la science en a la clé, comme une mère abusive a la clé de la loi du Père. Nul tiers ici pour nommer un littoral civilisateur entre réel et symbolique, personne pour prendre en charge la question de l'impossible origine. C'est ni l'Un, ni l'Autre. Auto-engendré, le sujet doit s'auto-référencer, ce qui est invivable.

Mais venons-en aux trois temps de l'Œdipe selon le séminaire *Les Formations de l'inconscient*.

– *Temps I.* Identification du sujet au phallus. L'Autre du signifiant suffit à instaurer la primauté du phallus, par le biais de la demande : l'Autre est Un. La pulsion cherche à réaliser cette identification à travers les objets partiels.

$\$ \diamond D$

– *Temps II.* La loi du père prive la mère qui est dès lors dépendante d'un objet que l'autre a ou n'a pas. La mère se réfère à la parole du père.

$S(\mathcal{A}) \rightarrow \$ \diamond a$

Ni l'Un, ni l'Autre n'est absolument prévalant. Le sujet est « déboussolé », pour son plus grand bien.

– *Temps III.* Le père l'a (cet objet phallique), et il le prouve. Il peut donner ou refuser (à la mère) ce qu'il a. Il la fait jouir phalliquement (en la privant de La jouissance, en l'arrachant à la jouissance Autre)

L'Un est l'Autre. Le sujet (garçon) accepte le « message », il cède et s'identifie au père.

$I(A)$

A ce stade, nous restons avec une question concernant la fille : que manque-t-il à la mère si le père lui donne ce qu'il a, à savoir : le phallus ?

C'est la sortie de l'Œdipe : pas l'Un sans l'Autre. Pas d'Autre sans Un.

Pas-Tout l'Un ou l'Autre. Le sujet peut quitter la logique binaire et accéder à une économie régie par le désir. Chemin faisant, il a parcouru le graphe :

$\Delta \rightarrow \$ \diamond D \rightarrow S(\mathcal{A}) \rightarrow \$ \diamond a \rightarrow I(A)$

Si le « Nom-du-Père » est au symbolique ce que la lettre est au réel, à savoir : un point de capiton, un point d'arrêt, une marque, la castration avec son cortège d'affects est peut-être dans l'imaginaire humain, la trace de ce nom, la marque nécessaire de ceci que le sujet doit céder à une prise du réel sur le symbolique, et à sa propre impuissance.

Si nous ne voyons pas d'accès possible à ce peu de liberté que nous laisse notre prise dans le signifiant sans le don d'un Nom, un nom à s'approprier, et peut-être à oublier, insistons encore sur le fait que le complexe de castration joue sur les trois registres : du possible, du dit et de la puissance¹¹ avec leurs contraires : impossible, interdit, impuissance. Cela est réel, binaire et donc refoulé car logiquement insupportable.

Avant de conclure, s'agissant du réel, j'aimerais vous soumettre ma réponse à cette question controversée : le nœud borroméen est-t-il fait de trois ou de quatre tores ?

Dit autrement : le « Nom-du-Père » fait-il nécessairement sinthome, voire symptôme ?

Au terme de ce parcours, je dirais que s'il fait effectivement sinthome (nœud à quatre) c'est parce que, nommé, le quatrième rond permet de nommer les trois autres.

Coloré par l'affect, il annonce la couleur, par référence. Ce quatrième tore serait la cicatrice du refoulement i.e. le retour du refoulé. Le nœud à trois serait celui et seulement celui de qui supporte l'hypothèse de n'être pas soumis à la fonction phallique, celui du père réel, de I(A), idéal du moi auquel on peut s'identifier. Nul ne peut dire : « Je suis dans le nœud à trois », comme nul ne peut dire : « Père, je le suis. » Toujours le père se décline au passé : « Il y a eu du Père. »

Notre propos était aussi d'éclairer, en prenant appuis sur l'histoire et la psychanalyse, l'affirmation souvent entendue selon laquelle la « post-modernité » serait sans Autre, avec les conséquences cliniques que nous savons ; de plus, il y aurait un déficit de suppléances à ce hiatus. Nous pensons qu'il y a toujours de l'Autre, de l'hétéros, du symbolique. Ce qui change historiquement, c'est le nom du UN qui fait barrage à la voracité de l'Autre, et que nous aimons en le haïssant. Actuellement, il semble que nous refusions quelque Un que ce soit par crainte d'un traumatisme nécessaire. (Et à venir ?) Pour la psychanalyse et dans notre culture, cet x non $\Phi(x)$ dans la structure s'incarne dans le complexe d'Œdipe par le père réel. C'est cette hypothèse traumatique qui permet de conjointre le désir à la loi. Je serais tenté de dire que la « schize » du sujet « post-moderne » n'est pas tant due au *fading* de l'Autre qu'au « louche refus » de l'Un, de l'au-moins-un réel qui le barre.

Dans l'après-coup, bien entendu

Aux questions triviales que nous posions d'entrée de jeu, nous n'avons pu

11. Terme connoté de sexuel et d'autorité.

répondre qu'en construisant un mythe sur le mythe.

Le résultat de cette construction est de masquer la faille constitutive de la subjectivité par le fait même de vouloir lui attribuer une origine. Qu'il s'agisse d'une modification génétique ou de l'exception logique représentée par le « père réel », cette origine est hors symbolique, inconnaissable. Même si l'existence d'une exception n'est qu'une hypothèse de l'enfant, et pour un temps, (même si parfois elle dure une vie) pourquoi insister sur le caractère traumatique de la division subjective, alors même que nous étions – et depuis longtemps – tenté de récuser le signifiant, choisi par Freud, de castration pour désigner le refoulement secondaire (symbolique) ? Sans doute, comme Freud l'avait rêvé, voulions-nous sauver le Père, bien que le laïcisant à l'extrême – scientificité oblige –, influencé en cela par nos propres signifiants, par ceux du fondateur, voire ceux de Lacan qui, prudemment, continue d'appeler : père réel l'instance nommante à l'origine de la subjectivation et de la sexualité.

A ne pas serrer de près la structure, nous avons perdu le tranchant de notre interrogation.

La similitude que nous avons relevée du dilemme oedipien avec toute relation entre les deux termes d'un système binaire aurait dû nous mettre sur la voie : le sujet est issu de cette relation entre deux signifiants *sans rapport* dont le signifié n'importe pas.

Il nous a fallu l'écoute attentive de quelques autres pour y venir, et nous remettre au travail, Nous avons proposé depuis de réunir un cartel qui s'attachera, à travers l'œuvre de Lacan jusqu'à son terme, à ces questions : l'exception logique, le père réel, le « trou-matisme », l'effet-sujet dû à une double élision (la métaphore), la non-équivalence du Nom-du-Père et du phallus, l'absence de tout savoir concernant l'origine (le zéro fréguen précédant l'un comptable), la disparité des places du sujet et du tiers, etc.

L'impact de ces éléments structuraux est fondamental sur :

- Le désir de l'analyste ;
- La résolution du transfert ;
- La question du tiers, en cure et hors cure ;
- Les suppléances possibles à ce que Lacan appelle : le père réel ;
- Le rôle du sexuel dans l'avènement du sujet de l'inconscient – et du désir.